D’un mouvement insurgeant



– Rappel d’histoire –

On a déjà tout fait, en 2018, pour séparer les Gilets jaunes du reste du peuple, pour les moquer, pour leur dénier la moindre légitimité populaire, on les a traités de factieux, caricaturés, réprimés avec la plus grande sauvagerie. Rien n’y fit, pourtant. Peuple, ils faisaient, ces Gilets jaunes – et peuple indiscutable parce que peuple agissant en tant que peuple destituant. On a dit que, sans alliés, ils n’étaient rien. Et, en effet, les possibles alliés se firent attendre. Ils restèrent donc entre eux, en faisant « famille » d’esprit et de corps. Jusqu’à ce qu’ils comprennent, dans la propre dynamique de leur mouvement, qu’il leur fallait s’ouvrir à d’autres déshérités de la vie et à d’autres causes, faire famille élargie en quelque sorte. Dans un premier temps, le peuple jaune s’ouvrit aux luttes écologistes ; dans un second temps, il décida de franchir le Périph’ parisien pour aller manifester dans les cités de banlieue, preuve qu’il apprenait vite. Aussi vite que le Comité Adama, en tout cas, qui le reçut fraternellement.

Depuis, la leçon s’est non seulement transmise, mais élargie : aujourd’hui, c’est ce « nous » – nous toutes et tous comme nous sommes – qui a considérablement progressé dans le camp de l’émancipation. Et c’est une très bonne nouvelle par ces sales temps qui courent, ces temps où la racaille fasciste, fascistoïde ou fascisante semble – mais peut-être n’est-ce qu’apparence ? – capable de capter les consciences d’un « nous patriote » prêt à vendre le peu d’âme qui lui reste au diable, par peur d’un « ailleurs » supposément envahissant.

Dans ce paysage agonisant, les médias définitivement ralliés aux thématiques du RN travaillent au corps tout un peuple – de « souche » et d’ailleurs – pour lui refiler ses propres paniques morales de chroniqueurs de l’Ordre et d’éditorialistes de l’acquiescement à la servitude volontaire. Après avoir été, dans un court premier temps, caressés dans le sens du poil, les Gilets jaunes de la première vague – souvenons-nous en – ont pris lourd en termes de mépris arrogant : des hordes de « sauvages », de « barbares », de « bas-de-plafond », hoquetait la caste du bourrage de crâne en continu dans

un dégueulis de bassesses au quotidien. C'est, à cette époque, d'ailleurs, que des sondages d'opinion révélèrent que les deux « professions » les plus détestées des Français étaient les flics et les journalistes-flics. On se demande si, depuis, les seconds n'ont pas ravi le *lead* aux éternels premiers.

L'histoire ne se répète pas, elle s'auto-caricature ou se réinvente au gré du passage du temps. Si les Gilets jaunes de 2018 font désormais référence, c'est qu'ils ont brisé, *de facto*, le carcan d'un trop-vu – et trop-vécu –, celui des manifs traîne-savates d'un mouvement ouvrier ritualisé qui avait rangé au musée de l'Histoire morte, les outils que ses fondateurs – ceux de la CGT syndicaliste révolutionnaire des origines – expérimentèrent, avec force et talent, au quotidien de leur temps : l'action directe, le sabotage, le boycottage, la grève générale insurrectionnelle. Il faut mettre à l'actif des Gilets jaunes de la première vague le haut fait d'avoir réinventé, sans même en être conscients pour la plupart, cette si précieuse et ancienne tradition. L'histoire des dominés est tissée de contrepieds de ce genre. Rien ne s'y perd jamais complètement. Ça peut dormir longtemps, mais ça finit toujours par revenir.

Après ceux de Mayotte et de Guyane en août, qui ont indiscutablement ouvert la voie de la révolte, les lycéens des banlieues, puis les étudiants, ont vite compris que, géré comme les canicules de l'été, le sort qui leur était réservé était celui de victimes expiatoires d'un abandon programmé par un État voué à ne défendre que les riches. Pour certains d'entre eux, leurs parents avaient activement soutenu le mouvement des Gilets jaunes de 2018. La date du 17 octobre, lancée sur les réseaux dits sociaux par une nouvelle génération de Gilets jaunes, était donc l'occasion rêvée de coaliser les colères sociales. Le reste, c'est mystère. Pourquoi ça prend ? Comment ça prend ? On ne sait jamais. Ce qu'on sait, c'est que, pour le coup, là, ça a pris.

– Acte 1, 17 octobre 2026 –

Vu depuis Paris, ce qui frappait dans ce mouvement, c'était la jeunesse des manifestants, leur fougue, leur inventivité, la solidarité qui s'y tissait, l'humour dont elle était capable, la joie d'en être qui s'en dégageait, le bonheur qu'on avait à la voir, même de loin, cette jeunesse baladeuse, braver la BRAV et les sabreurs de l'État. Deux mondes : d'un côté, la lourdeur, celle du poids des cuirasses et du harnachement ; de l'autre, la légèreté, celle des cavalcades, des rondes et des joyeuses envolées de mômes acquis à l'idée – libertaire – que vivre c'est, pour le cas, s'opposer à la privatisation de l'espace public par sa flicaille, dirigée par le moine-soldat Laurent Nuñez, qui ne recule devant aucune bassesse pour justifier sa politique de *mano dura* [de main ferme], si chère à l'image de marque de la sinistrissime *Guardia civil* espagnole, dont il est, paraît-il, un admirateur.

Oui, tout est là, dans certaines images qui restent en tête et tournent en bouclent dans l'esprit frondeur qui nous anime et qui y a trouvé matière à puiser. Merci la jeunesse d'avoir jeté vos incandescences dans les vieux

fourneaux de nos anciennes révoltes émeutières. Elles ont pris, vos brindilles, puisqu'elles ont ranimé nos feux !

Ce qui frappait encore, c'était la présence nourrie d'un « ailleurs », un « ailleurs » que nous peinons à qualifier de « racisé ». Car « racisé » nous le sommes tous. Tous ou personne. Donc, les races n'existant que dans la tronche avariée des racistes – qui voient des « racisés » partout et sont assez nombreux comme ça –, nous dirons personne. Cet « ailleurs », ce sont les filles et fils, nés en France dans leur immense majorité, des immigrations de travail qui sont venues, de génération en génération, vendre, à très vil prix, leur force de travail au Capital et à l'État français, qui en étaient demandeurs. L' « ailleurs », c'est ça, et point barre. Les racistes sont des ignorants. C'est pour ça qu'ils se branchent sur C-News. Il n'y a pas de races, mais il y a des cons en pagaille.

Pour qui a vécu, en réel ou en différé, cette manifestation du 17 octobre, la présence de cet « ailleurs » était frappante. Frappante et infiniment réjouissante. Elle faisait peuple commun, cette génération, et ce faisant elle sortait de son « ailleurs ». C'était beau, vrai, enthousiasmant. Un « nous », ce n'est pas une coagulation d'identités, c'est une désidentification assumée. Dans le « nous sommes », l'important c'est le « nous ». Depuis la mobilisation lycéenne de la rentrée, qui a d'abord pris dans les bahuts les plus déshérités de ses banlieues, on a vu émerger autre chose qu'un énième mouvement du même genre que ceux qui l'avaient précédés. Et, du même coup, c'était comme une irruption d'énergie insoupçonnable où, *de facto,* on est allé à l'essentiel sans attendre aucun feu vert. Comme un appel de la vie-même, un appel impératif. Car nos existences valent mieux que ce qu'il en reste – la misère pour les uns, le *burn-out* pour les autres – quand, du haut de leur arrogante suffisance, les donneurs d'ordres qui les gèrent, nos vies, nous livrent leur sentence : vous n'êtes, gens du peuple, que des monades isolées que nous maintiendrons dans l'isolement parce que là réside, précisément, la cause de notre triomphe.

De l'autre côté, le nôtre, la convergence des *colères* est réelle. On le voit, on le sent dans toutes ses manifestations. La force incontrôlable qu'on perçoit dans les puissantes et bigarrées « sauvages » qui débordent et convergent vers les lieux de pouvoir, dans la haine de la police que ressentent les manifestants, mais aussi dans l'attrait pour l'émeute et le pillage qu'éprouvent certains activistes… mais aussi quelques nécessiteux.

« Condamnez-vous la violence des vandales ? » caquètent *ad nauseam,* depuis le 17 octobre, les journalistes de préfecture sur tous les plateaux des chaînes *mainstream.* « J'appelle à la lutte ! », répond tranquillou l'insubmersible Philippe Poutou sur BFM. Alors, présent sur le plateau, le ci-devant François-Xavier Bellamy, « républicain » soutien du pétainiste Retailleau, explose : « Je me demande pourquoi, ce soir, vous n'êtes pas en prison ! ». On sent bien que les chiens sont lâchés, que tous les coups sont désormais permis, mais surtout que la trouille haineuse qui les habite ne reculera devant rien pour se maintenir là où ils sont, dans ce cloaque de la haine recuite.

Du côté d'un certain ultra-gauchisme armé de certitudes et inspiré de ses très anciennes passions, on parle de « crise de régime », voire de « processus révolutionnaire » en construction. Du côté de l'autonomie, on délire sur le retour du *lumpenproletariat,* la jouissance du vandalisme, le potlach de la destruction de la marchandise, mais sans jamais se poser la moindre question sur l'opportunité de certains gestes ou comportements. Du classique, en somme. On sait que, de la transgression festive au nihilisme sans rivages, il y a la même distance qu'entre deux poubelles qui crament. Pas grand-chose, en somme.

Reste cette joie inénarrable qu'on éprouve à chaque soulèvement de la jeunesse et des déshérités contre un ordre du monde qui, s'il ne change pas radicalement de base, nous conduira irréductiblement au retour du fascisme, dont nous pressentons aujourd'hui, plus clairement que jamais, les effets.

Restent encore quelques étrangetés à pointer :

Première étrangeté : il est rarissime qu'en période d'échéance électorale chaude – et pour le coup c'est chaud ! –, un puissant mouvement social jaillisse et dure. Surtout quand, ce faisant, il risque de contrarier quelque peu l'indéniable dynamique électorale, attestée par les sondages, du seul candidat de gauche qui l'approuve et le soutient activement. Les médias aux ordres de l'infamie ne se privent pas, par ailleurs, de le rendre responsable de tous les débordements possibles ou imaginables. Telle est l'étrange configuration où l'on se trouve qui, par ailleurs, peut aussi se retourner contre les possédants.

Deuxième étrangeté : la direction de la CGT, qui d'ordinaire n'aime pas bouleverser son agenda et dont la prochaine date de mobilisation était prévue pour le 5 novembre, a décidé d'appeler *aussi,* à Paris, à celle du 24 octobre convoquée par les Gilets jaunes et la jeunesse des bahuts et des facs.

Troisième étrangeté : au vu de sa gestion pathétique du maintien de « l'ordre » le 17, Nuñez a présenté sa démission à Macron qui l'a refusée, ce qui signifie que la répression sera maintenue au même niveau, voire aggravée aggravé. Et donc que tout cela fait partie d'une stratégie de radicalisation de l'État. Dans quel but ? La réponse est dans la question. Il y a un côté clairement pathologique chez Macron, pervers narcissique par excellence. Il ne s'arrêtera pas. À quel coup tordu pense-il ? On le saura bientôt. Mais il y aura, à coup sûr, coup tordu.

– Acte 2, 24 octobre 2026 –

À la manœuvre, Jupiterminus ne recule devant aucune perfidie pour rendre illégale toute manif. On le sent fébrile, le petit homme, tout autant que Nuñez d'ailleurs – au bord, lui, de l'effondrement nerveux. En clair, ça panique au sommet du bunker. D'entourloupes en coups fourrés, et ce jusque tard dans la nuit du 23 au 24, le trajet déposé par les syndicats (Bastille-Place d'Italie) sera modifié ; son cortège se verra relégué à la presque

périphérie. Grandiose petitesse, mais sans effet sur le nombre. Le rassemblement est massif, compact, irrévérencieux, dynamique et joyeux comme jamais ne l'aura été une manif syndicale.

Ce qui frappe au cours de cet acte 2 c'est, d'une part, une confirmation : même ambiance festive que le 17 octobre, même inventivité sur les pancartes, même goût pour le déguisement, même passion pour les chants polyphoniques antiflics, même soutien aux fenêtres – ah ! qu'il était beau ce minot gilet-jauné acclamant la foule ! Ce qui y est nouveau, en revanche – hors la référence répétée à la victoire de Lula qui a déjoué tous les sondages –, c'est l'émergence, du côté des foules manifestantes, d'une intelligence stratégique évidente : d'un côté, le cortège syndical validé sert de zone de refuge pour quiconque désire exprimer sa colère et, de l'autre, la composition bigarrée, voire hétéroclite, que prend la manif lui fait largement perdre son caractère purement syndical, donc enfermant. Le reste est affaire de mouvements : des grappes s'en séparent ici ou là pour aller rejoindre une « sauvage » et, inversement, des rescapés d'une « sauvage » un peu chaudement gazés rallient le cortège déclaré pour reprendre un peu d'air, de souffle et donc de force pour repartir à l'assaut. Autrement dit, par un de ces retournements ou détournements dont l'histoire a le secret, le tant décrié cortège syndical devient, d'un coup d'un seul, un lieu central dans le dispositif général et différencié de l'expression de l'énorme colère que ressentent les manifestants.

– Acte 3, 31 octobre 2026 –

Rebelote pour l'acte 3. Même batterie d'interdictions de manifs, même cinéma sur le parcours syndical parisien déclaré, et de nouveau modifié dans la nuit par le Conseil d'État. Si l'imagination est rarement au pouvoir, on a rarement autant vu de constance dans la courte vue. Car ce qui n'a pas marché le 24 – cette lassitude espérée – n'a pas davantage marché le 31. C'était d'autant plus prévisible que tout le monde se fout du parcours. L'important, c'est d'être ensemble, d'avancer, de faire masse, une masse gorgée de colère contre le pouvoir et partageant l'espoir d'abattre le vieux monde qu'il incarne. Au bout du compte, les foules sont là, aussi fournies que le 24 dans un cortège résolument bigarré où – Halloween aidant – prolifèrent des déguisements de toutes sortes et des pancartes faites maison aux libellés truffés de références à la culture Gén Z. La police encadrante est là aussi, casque déposé et calot apparent, mais elle s'emmerde, c'est visible. La joie, elle, est indubitablement du côté des encadrés. Nous ! Et il y a des raisons d'être joyeux, ce jour. D'abord, parce que ce mouvement, d'acte en acte, s'accorde au tempo de la lutte en décuplant sa force d'inventivité. Ensuite parce que l'ami et camarade Ritchy Thibault a été remis en liberté, la veille au soir, après appel de son incarcération à Fleury-Mérogis interjeté par ses vaillants camarades avocats. Il y a des victoires qu'il faut fêter.

À la nuit tombante, dans un Halloween furieusement politisé, la fête dura jusqu'à tard. Et le bonheur d'en être aussi. Tout ça avait des airs de carnaval, faisant retour sur cette très vieille tradition populaire où il s'agissait de se moquer des puissants en les ramenant à ce qu'ils étaient, aux yeux du peuple insurgeant : des figures finalement grotesques de pantins sur lesquels il déchargeait, dans une joie intense, son plus profond mépris contre les maîtres. Le même, finalement, que nous inspire cette Macronie à l'agonie.

Contre les monstres d'aujourd'hui et ceux qui, dans l'ombre, s'imaginent être au pouvoir demain, il ne reste désormais qu'une digue, puissante, festive et inventive : celle d'un peuple conscient des enjeux qu'il affronte et déterminé à terrasser l'immonde. Ce mouvement aussi inattendu qu'insurgeant que nous vivons, c'est peut-être sa dernière chance : celle d'affirmer, comme peuple agissant, son autonomie en s'émancipant – comme sujet conscient et actif de sa propre histoire – de la seule perspective attentiste d'une hypothétique victoire électorale du candidat Mélenchon pour terrasser le fascisme. Sans peuple agissant en pleine autonomie, aucun sauveur suprême n'aura les moyens de tenir son pari. Sans mobilisation populaire, aucune victoire électorale ne saurait être en soi suffisante pour changer la vie. Comme nous, il n'avait sans doute pas prévu – le candidat – qu'elle arriverait si tôt, cette mobilisation. Peut-être même que ça le contrarie un peu dans le déroulement de sa campagne. Mais il est là, ce mouvement. Comme une insurgence populaire travaillée par un imaginaire fertile et une joie intense. Souhaitons-nous de nous inscrire dans la durée, de continuer à agréger du multiple, à inventer du nouveau, à cultiver nos autonomies en action, à faire cause et solidarité communes, à nous penser comme peuple fraternel et agissant.

– Acte 4, 5 novembre 2026 –

Le succès de cet acte 4, convoqué par les syndicats, est là, tangible, certain, outrancièrement massif, et ce dans tout le pays. Ce qui le fonde, ce succès, c'est la joie que provoque l'idée de vaincre, un après l'autre, tous les obstacles que le pouvoir met sur notre route et que, jusqu'à maintenant, ce mouvement a su surmonter. À Paris, les rues sont noires de monde, les places surchargées, le bonheur est sur les visages et dans les corps qui rythment la musique. Cette joie, cet entrain, c'est ce qui fait la force de ce mouvement. Comme si, cette « fin de l'histoire contemporaine » promulguée devenait peu à peu une réalité tangible en chacun et en chacune d'entre nous. Les mentalités se sont ouvertes, en effet, à l'esprit d'un temps qu'une jeunesse intrépide, inventive et drôle est en train de marquer de sa trace. Du coup, Macron est devenu si vieux qu'il fait pitié. À bientôt pour la suite !

Freddy GOMEZ

– *À contretemps* / Odradek / novembre 2026 –
[http://acontretemps.org/spip.php?article1210]